

ROSIE THOMAS

Constance

roman



Par l'auteur du best-seller *Le Châle de cachemire*


CHARLESTON

« Une histoire que vous n'oublierez jamais »

Romantic Times Book Review

Très loin de son Angleterre natale – et d'un chagrin d'amour auquel elle ne pourra jamais vraiment échapper –, Connie (Constance) s'est créé une nouvelle vie à Bali, dans un endroit idyllique à la végétation luxuriante. Mais lorsqu'elle reçoit un appel de sa sœur Jeanette, mourante, elle se doit de retourner à Londres.

Pourtant les sentiments qui les lient ne sont pas des plus simples. L'une était ténébreuse, l'autre, un véritable soleil. Jusqu'à ce qu'elles tombent amoureuses du même homme...

Avec l'amertume de la trahison entre elles, les deux sœurs doivent apprendre à se pardonner. Pourront-elles retrouver les liens partagés lors de leur enfance et dépasser les mensonges ?

LE NOUVEAU ROMAN DE L'AUTEUR DU BEST-SELLER *LE CHÂLE DE CACHEMIRE*

Rosie Thomas est l'auteur d'une vingtaine de romans best-sellers dans le monde entier. Grande voyageuse, elle a profité de ses diverses explorations pour trouver l'inspiration. Son premier roman publié aux éditions Charleston, *Le Châle de cachemire*, a reçu le Prix du Grand Roman, le second, *Les Brumes du Caire*, le Prix du Livre Romantique (en Angleterre).

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-128-3



9 782368 121283

22,50 euros
Prix TTC France

CONSTANCE

Titre original : Constance
Copyright © Rosie Thomas, 2007
Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-128-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Rosie Thomas

CONSTANCE

Roman

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc



Pour Cameron Mitchelson.

Bali

*Londres,
juin 1963*

Ils venaient d'avoir seize ans. Il était presque vingt-deux heures, ce qui signifiait qu'ils devraient bientôt se séparer le temps d'une nuit et d'une journée entière.

Bras dessus, bras dessous, ils longèrent la rue déserte. Elle avait posé la tête sur son épaule et il s'efforçait de marcher à son rythme. Les branches des platanes formaient un tunnel de verdure et les feuilles bruissaient dans les jardins plongés dans la pénombre. C'était le territoire des chats errants et des quelques rats qui s'aventuraient parfois à fouiller une poubelle. Sous un arbre, il s'arrêta et l'enlaça avant de l'embrasser pour la centième fois. Elle lui rendit son baiser et sentit ses mains se poser sur ses seins.

— Mikey...

— Je t'aime, protesta-t-il.

Il insinua un genou entre ses cuisses, excité par le frottement de ses bas de nylon contre son jean.

— Mikey ! Mon père a dit dix heures. Tu l'as entendu, non ?

— Alors il nous reste dix minutes...

Il leva la tête et scruta les alentours. Personne. Seules quelques voitures garées et de hautes haies masquant les fenêtres en saillie. Il suffisait de tourner à gauche, au bout de la rue, et la maison de Kathy ne serait qu'à quelques minutes... en courant.

Il entraîna la jeune fille vers la barrière la plus proche, qui était ouverte. L'allée en carreaux de ciment géométriques et colorés ressortait à la nuit tombée. Pas une lumière ne filtrait par les vitres et les panneaux de verre de la porte d'entrée.

— Mike, on ne peut pas...

Mais elle le suivit quand même.

Derrière la haie, elle esquissa un sourire provocant et posa les lèvres sur les siennes. Il remonta la main le long de sa cuisse jusqu'à la peau douce et nue au-dessus de son bas. Appuyés sur un coussin de verdure, ils s'embrassèrent à pleine bouche, à perdre haleine. Le parfum entêtant des fleurs de troène les enveloppa.

En entendant le bruit, la jeune fille crut d'abord à un chat coincé dans une poubelle. C'était un petit cri aigu, une sorte de vagissement entre le bêlement et le hululement. Il se tut, puis reprit.

Les lèvres humides des baisers de Mike, Kathy tourna la tête de côté.

— C'était quoi, ça ? demanda-t-elle.

— Un chat, sans doute...

Le cri retentit de nouveau.

— Non ! insista-t-elle. Écoute, on dirait plutôt un bébé.

— Ne dis pas de bêtises. Allez, reviens ici.

— Lâche-moi. Où est-il ?

Elle se pencha en avant. Son visage pâle et son gilet clair semblaient luire dans la pénombre, un peu flous. Kathy écarta les branches basses de la haie et tâtonna parmi les feuilles mortes et les débris qui jonchaient le sol.

— Oh non ! s'exclama-t-elle soudain.

— Chut !

En se redressant, Kathy faillit tomber à la renverse. Elle tenait à deux mains un de ces cabas que sa mère utilisait pour faire les courses, un sac en plastique marron censé imiter le cuir, avec une fermeture à glissière et deux anses arrondies. Dès qu'il s'ouvrit, le miaulement s'intensifia.

— Qu'est-ce que c'est que ça...

Mike s'agenouilla près d'elle tandis qu'elle glissait les mains à l'intérieur. Une odeur de terre se mêla à celle des troènes.

— Regarde... souffla-t-elle.

Elle sortit un petit paquet emmaillotté dans une couverture. Ensemble, ils écartèrent les plis de tissu pour révéler une tête minuscule parsemée de touffes brunes et maculée d'une matière blanche et cireuse. Le bébé avait la bouche grande ouverte et les yeux fermés. Pour quiconque connaissait leur origine, ces pleurs devenaient plaintifs, presque désespérés.

Mike n'en revenait pas.

— Qu'est-ce qu'il fait là, ce bébé ?

Le nourrisson serré contre elle, Kathy leva les yeux vers lui, la mine grave, responsable. En deux minutes, elle avait mûri d'un seul coup.

— Il a été abandonné. Sa mère l'a déposé là parce qu'elle ne pouvait pas le garder. Si ça se trouve, personne ne sait qu'elle l'a mis au monde. C'est horrible...

Du bout du doigt, elle caressa la joue de l'enfant. Mike se demanda si elle plaignait le bébé ou sa mère.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Impressionné, il se fiait à elle. Manifestement, elle en savait plus que lui, y compris comment porter l'enfant et le tenir contre son épaule, une main sur sa tête.

Kathy garda son sang-froid.

— Il faut appeler la police... et une ambulance, répondit-elle en berçant le nouveau-né.

— D'accord... Il y a une cabine téléphonique sur Weir Road.

— Non, c'est trop loin. C'est une urgence. Va plutôt frapper à une porte. Dans ces grandes maisons, ils ont tous le téléphone, c'est sûr.

Elle observa la demeure devant laquelle ils se trouvaient, mais ne vit toujours aucune lumière.

— Il y a quelqu'un, à côté. Allez, vas-y !

— Tu veux dire, je sonne à la porte et j'explique qu'on a trouvé un bébé ?

— Ben oui ! lui lança-t-elle.

Un homme bourru en pantoufles lui ouvrit, talonné par une femme vêtue d'un peignoir en nylon qui regarda au-dehors. À peine Mike eut-il terminé sa phrase qu'elle sortit en trombe

et se précipita vers le jardin voisin. Elle réapparut munie du sac marron, suivie de Kathy qui portait toujours le bébé. La jeune fille avait les yeux écarquillés et les genoux écorchés par les graviers.

— Graham, appelle la police ! Entrez donc, mon petit. On va examiner cette pauvre petite puce.

Les deux femmes gagnèrent le salon et déposèrent le bébé sur les coussins du canapé, puis elles entreprirent de déplier la couverture. Les pleurs avaient cessé, le nourrisson semblait calme. Il n'avait pour tout vêtement qu'un minuscule gilet jaune et un lambeau de serviette sale fermé par une épingle à nourrice. Ses membres étaient crottés et repliés sur son torse. La femme défit l'épingle de la couche de fortune.

— Une petite fille... murmura Kathy.

En apercevant une sorte de moignon violacé à la hauteur du nombril, Mike détourna vite le regard vers un piano droit, à l'autre extrémité de la pièce, sur lequel étaient exposées des photos encadrées : un portrait de la reine parée d'un diadème et d'une ceinture bleue, ainsi que le duc d'Édimbourg, en uniforme d'officier de marine, au-dessus.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la femme en désignant l'enfant.

Kathy remarqua un objet brillant accroché à la couverture. C'était une dormeuse en marcassite montée sur un fermoir pour oreille percée.

— Une boucle d'oreille, apparemment.

En l'examinant de plus près, Kathy sentit soudain des larmes amères lui monter aux yeux.

Avant de dire au revoir à son bébé et de déposer le sac sous la haie, la mère avait dû fixer le bijou à sa couverture en souvenir. Peut-être était-elle en ce moment même en train de pleurer sa fille, en serrant l'autre boucle dans le creux de sa main...

Kathy n'imaginait rien de plus triste. La femme posa une main sur son épaule.

— On ne sait jamais rien de la vie des gens, en réalité, commenta-t-elle.

Elle s'éloigna vivement et revint avec une couche en tissu et un châle blanc.

— J'en garde à la maison pour les jours où ma fille Sandra vient avec sa petite. Bon, elle est trop grande, maintenant... On dirait que le bébé a froid. Quand je pense qu'elle est restée dehors en pleine nuit, comme ça. On va bien l'emmitoufler. Je vais lui préparer une bouillotte. Ça va la réchauffer.

— Vous pouvez y aller, je la tiens, répliqua Kathy avec une assurance que Mike ne lui connaissait pas, un ton sans réplique.

— Glisse-la sous ton gilet et tiens-la contre ta peau, qu'elle ait un peu de chaleur humaine.

Gênés, l'homme se racla nerveusement la gorge et détourna les yeux et Mike se mit à étudier le portrait de la reine.

— La police ne devrait pas tarder, marmonna le mari.

Il s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau pour surveiller la rue. Avant que sa femme ne revienne avec la bouillotte, le gyrophare bleu d'une voiture de police clignota derrière la haie de troènes. Ils entendirent la sirène d'une ambulance. Bientôt, la maison fut envahie par des hommes en uniforme impeccable. L'un d'eux prit le bébé des bras de Kathy. Hébétée, la jeune fille se contenta de les regarder tandis qu'ils s'apprêtaient à emmener l'enfant.

— Vous avez bien réagi, mon petit, lui dit l'ambulancier. Ne vous inquiétez pas pour elle. Les infirmières vont lui donner un biberon, la réchauffer et elle se portera comme un charme.

Quelques minutes plus tard, l'ambulance emmena le bébé.

Recroquevillée sur le canapé, Kathy tremblait un peu. Assis à côté d'elle, Mike lui tenait la main, mais elle ne semblait pas remarquer sa présence.

— Elle s'en sortira, ma grande, assura la femme. Tu as entendu l'ambulancier.

Kathy hocha la tête, les yeux baissés. Le sac marron, le gilet jaune, la couverture, la serviette humide et la boucle d'oreille gisaient aux pieds du policier. Une tasse de thé en équilibre sur l'accoudoir de son fauteuil, il s'apprêtait à écouter leurs dépositions. Son collègue était assis en face. Ils avaient posé leurs képis côte à côte sur le tabouret du piano.

— On rentrait du cinéma, déclara Mike.

— Et vous avez entendu des pleurs en passant dans la rue ?

— On ne marchait pas. On s'était arrêtés.

— Sur le trottoir ?

— En fait, non. On était dans le jardin voisin. Juste une minute... La demeure semblait vide.

Le policier les dévisagea.

— Voyons... Vous vous étiez glissés derrière la haie pour... vous embrasser, c'est ça ?

Kathy s'empourpra.

— Non, bredouilla Mike. Enfin, oui...

— Ce n'est pas un problème. Aucune loi ne l'interdit. Pas vrai, David ?

— De mon temps, ce n'était pas interdit, en tout cas, confirma son collègue d'un air entendu.

— Vous n'avez vu personne ?

Kathy et Mike secouèrent la tête. La rue était déserte, ils en étaient certains. Il régnait un tel silence qu'ils avaient eu l'impression d'être seuls au monde.

— Puis on a entendu les pleurs. J'ai cru que c'était un chat.

— Pas moi, intervint Kathy. J'ai vite compris.

Elle se mordilla l'ongle du pouce.

— Vous allez retrouver sa mère ? reprit-elle.

— Nous ferons notre possible pour qu'elle se présente d'elle-même aux autorités, ne serait-ce que parce qu'elle a besoin de soins médicaux. Ce bébé n'a que quelques heures. Cependant, elle risque des poursuites pénales si elle se fait connaître. Jusqu'à cinq ans de prison, en fonction des circonstances. D'après mon expérience, ces mères-là changent rarement d'avis.

— Comment ça, ces mères-là ? demanda Kathy.

— Ce n'est pas la première fois que j'interviens sur un abandon d'enfant, loin de là.

Il rangea son stylo et consulta sa montre.

— Bon, ce sera tout. Au boulot, Dave. Merci pour le thé.

En découvrant qu'il était vingt-trois heures passées de dix minutes, Kathy porta la main à sa bouche :

— Mon père va me tuer ! souffla-t-elle. Ma mère, elle, comprendra, une fois que je lui aurai raconté...

— Je serai là. Je veillerai à ce que tu n'aies pas d'ennuis, assura Mike.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, il décela un changement dans le regard de la jeune fille. Elle n'était plus la même. Quelque chose l'avait touchée, chez ce bébé, et il ne comprenait pas quoi.

— Ça ira, déclara-t-elle d'une voix basse mais claire. Tu peux rentrer chez toi.

Les policiers les raccompagnèrent. La maison de Kathy étant la plus proche, Mike attendit sur le siège arrière de la voiture qu'elle remonte son allée, un policier sur les talons. Même dans la pénombre du porche, Mike remarqua combien son père était furieux. Mais la présence du policier le fit changer d'attitude. Après avoir écouté ses explications, il prit sa fille par la taille pour la faire entrer.

Kathy ne regarda pas en arrière, puis la porte se referma sur elle.

Au Royal London Hospital, un pédiatre et une infirmière venaient de terminer leur examen du bébé. En remplissant un formulaire, le médecin soupira et se tourna vers sa collègue.

— Il faut lui trouver un nom.

L'infirmière jeta un coup d'œil sur le compte rendu d'intervention des ambulanciers.

— C'est un petit couple d'amoureux qui l'a trouvée dans un sac, sous une haie, à Constance Crescent. C'est joli, non ?

— On ne va quand même pas la baptiser Constance Crescent.

— Je pensais à Constance.

Le médecin griffonna le prénom sur son rapport.

— Et comme nom de famille, je mets quoi ?

Sa collègue consulta de nouveau le dossier.

— La fille qui l'a trouvée s'appelle Kathleen Merriwether.

— Constance Merriwether ? C'est un peu compliqué, non ?

Mais il avait déjà inscrit le nom dans la case de son formulaire.

CONSTANCE

— Si la mère ne se fait pas connaître dans les vingt-quatre heures, le journal local publiera une photo et un article sur « bébé Constance ».

Il soupira de nouveau et ôta ses lunettes.

Nourrie, baignée et habillée, l'enfant dormait dans son berceau d'hôpital.

CHAPITRE 1

Sur l'île, les nuits étaient rarement silencieuses.

Les coassements gutturaux des grenouilles montaient parfois en puissance au point de noyer le reste de la faune avant de s'éteindre dans une ultime lamentation. Les chiens errants aboyaient sans cesse. Dès les premières heures, les coqs se mettaient à chanter à tour de rôle pour ne s'arrêter que bien après le lever du jour. À l'aube, enfin, le silence s'installait soudain.

Ce jour-là, le ciel passa du noir complet à un gris ourlé de vert, à l'est. Les frondes des cocotiers de la crête se détachaient telles des silhouettes de papier. Dans ce calme feutré, la lumière se fit et l'horizon s'embrasa de rose et d'orangé.

Une journée qui s'annonçait superbe, dans un cadre idyllique.

Sur le seuil de sa maison, Wayan Tupereme bâilla, puis enfila ses sandales en plastique marron, posées de façon bien parallèle sur une marche. Il fit brièvement le tour de son jardin, cueillant ici et là une fleur. À son retour, il faisait jour. Un peu plus tard, il s'engagea sur le chemin bordé d'un enchevêtrement de tiges et de feuilles qui séparait son jardin de celui de l'Anglaise, et se dirigea tranquillement vers l'habitation voisine. Malgré le soleil levant, il n'y décela pas un signe de vie. Sur la première marche de la galerie qui courait autour de la petite maison de plain-pied,

il déposa une corbeille en ramures de palmier tressées. Elle contenait des carrés de feuilles sur lesquels étaient disposés une fleur orange tel un soleil miniature, quelques pétales écarlates et quelques grains de riz. Wayan porta les mains à son front, puis se releva et rentra chez lui d'un pas lent, car il vieillissait.

Dix minutes plus tard, le réveil de Connie retentit. N'ayant pas l'habitude d'être tirée de son sommeil par sa sonnerie stridente, elle tendit le bras pour le faire taire. Elle s'extirpa du fin drap froissé. Il était six heures et demie. La voiture passait la prendre une demi-heure plus tard. Elle demeura toutefois allongée un instant, le temps que les contours familiers de sa chambre et ses meubles se profilent dans la pénombre. Elle venait d'émerger d'un rêve lancinant dont elle ne parvenait pas à se débarrasser, même si elle avait oublié de quoi il s'agissait exactement.

— Allez, debout, murmura-t-elle quand elle distingua clairement le fauteuil, l'armoire et les traits de lumière filtrant par les persiennes.

Elle était en proie à une certaine appréhension, ce qui n'était pas si désagréable, mais n'avait pas le temps de s'attarder là-dessus. La voiture allait arriver. Connie devait se présenter à sept heures et demie.

La porte à double battant de la chambre donnait sur la véranda, à l'arrière de la propriété. Comme chaque matin, Connie l'ouvrit pour laisser entrer la lumière, puis elle sortit. Le fond de l'air était encore frais. Une douce brise caressait les feuilles des bananiers. Si elle n'avait pas de piscine, c'était par choix, alors que tous les autres Européens vivant dans le quartier en possédaient une. Il n'y avait que le ruissellement de l'eau sur les pierres, un peu plus loin, et le paysage lui-même. Même au bout de six ans, cette vue imprenable ne manquait jamais de la surprendre et de la fasciner.

La maison était adossée au sommet d'une profonde vallée. Sous les pieds de Connie, le terrain descendait vers une gorge, avant de remonter sur le versant opposé, densément boisé, dans un enchevêtrement luxuriant de feuilles, de frondes et d'épines, véritable tourbillon de textures végétales. Dans la lumière naissante, la cime des plus hauts cocotiers se profilait dans le ciel.

Au bas de la ravine coulait une rivière, large bande argentée dont s'élevait une brume matinale. Les coqs chantaient encore. À mesure que la chaleur du soleil filtrait à travers les feuillages, les premiers grillons se firent entendre. Depuis la route, de l'autre côté de la maison, provenait le bourdonnement distant des motos. C'était l'heure où les gens partaient travailler.

Face à ce spectacle, Connie sourit. Quelle chance elle avait de profiter de tout cela ! Sous ses pieds nus, elle savoura la chaleur du plancher verni. En temps normal, elle se serait préparé du thé qu'elle aurait bu sur la véranda, en contemplant son océan de verdure, jusqu'à ce qu'une autre tâche l'occupe. Toutefois, ce n'était pas un jour ordinaire : le monde extérieur était venu à elle.

La veille, avant de se mettre au lit, elle avait préparé son script, son magnéto, son ordinateur portable et ses partitions, sans oublier sa tenue. Elle n'avait plus qu'à se doucher et s'habiller, effectuer les ultimes vérifications et emballer ses affaires.

À sept heures, le cœur battant, Connie sortit avec son sac. L'offrande de Wayan était posée devant l'autel de la maison, installé dans le coin approprié de la véranda. Elle hocha brièvement la tête avant de passer devant. La voiture était déjà garée sur le bas-côté de la route, à l'embranchement de l'allée menant chez Wayan. L'imposant 4X4 gris métallisé aux vitres teintées pouvait transporter sept personnes.

Dès qu'il aperçut Connie, le chauffeur se hâta de lui ouvrir la portière.

— *Selamat pagi*, madame, dit-il. Bonjour. Vous êtes prête ?

Connie connaissait bien Kadek Daging, qui faisait partie de la famille de Wayan par alliance. Il tenait une boutique dans la rue principale du village et était réputé pour son goût pour les ragots. Ce jour-là, il avait dû confier le magasin à l'un de ses fils afin de remplir la mission prestigieuse de chauffeur pour « la compagnie de cinéma », comme il disait. En réalité, il s'agissait du tournage à gros budget de trois films publicitaires de trente secondes pour une banque en ligne, et non de cinéma à proprement parler. Connie s'en serait voulu de gâcher son plaisir et son sentiment d'importance en rétablissant la vérité.

Elle lui aurait volontiers serré la main ou tapoté l'épaule d'un geste amical, mais elle préféra suivre son exemple et joignit les mains pour s'incliner poliment.

— Bonjour, Kadek. Merci d'être venu.

Afin de respecter le côté formel de l'événement, elle s'installa à l'arrière du véhicule, alors qu'elle aurait préféré le siège du passager, à l'avant. Kadek reprit prestement le volant et engagea le véhicule dans le flot des deux roues. Un jeune homme à moto tenta de faire la course avec eux, sa chemise bleue gonflée par le vent, ses cheveux noirs plaqués en arrière. Kadek klaxonna avant de lui fausser compagnie d'un coup d'accélérateur plein de panache.

Dès qu'il eut affirmé son statut de roi de la route, il se tourna vers Connie :

— Une boisson fraîche, madame ? Ou une serviette rafraîchissante ?

D'ordinaire, il l'appelait « *ibu* », comme les autres Européennes, clientes ou voisines, ou « *ibu* Connie », quand il y pensait. Connie lui avait pourtant demandé de l'appeler par son prénom. Mais aujourd'hui, leurs rapports étaient d'une autre nature.

— Volontiers, répondit-elle avec grand sérieux.

— Dans la glacière, lui rappela-t-il.

Sur le sol se trouvait en effet une glacière contenant des bouteilles d'eau, des boissons non alcoolisées, ainsi que quelques serviettes roulées. Même si elle n'avait pas trop chaud, Connie en prit une et s'en tamponna les mains et le visage. Kadek hocha la tête d'un air satisfait, ravi d'avoir bien travaillé.

— C'est une journée chargée, pour vous, dit-il.

— Oh oui.

Elle le serait, en effet.

Au bout d'une demi-heure de route le long de la rivière, vers l'endroit où la vallée s'ouvrait sur des rizières pâles, ils atteignirent le site du tournage.

Plusieurs voitures étaient garées, ainsi que trois camions dont l'arrière était ouvert, deux camping-cars, un générateur au diesel sur une remorque, quelques pickups d'où des employés locaux déchargeaient des caisses sous les ordres d'un responsable.

Dans l'effervescence générale, les gens convergeaient par petits groupes vers l'une des tentes, la plus spacieuse. Connie consulta sa montre. Sept heures et demie précises. Le soleil commençait à taper, promettant une journée torride. À l'horizon, au-delà de la rizière scintillante, le mont Agung, le volcan sacré, dessinait une pyramide bleu pâle.

— Merci, Kadek.

Il lui ouvrit la portière.

— Je vous en prie, madame. Puis-je faire autre chose pour vous ? Je dois aller chercher d'autres personnes. Les jeunes filles, vous savez, celles qui jouent dans le film.

— Bien sûr ! Allez-y. Merci d'avoir été ponctuel.

Au moment de repartir, Kadek se permit un clin d'œil et un sourire qui révélait ses dents limées.

Son sac sur l'épaule, Connie se dirigea vers le plateau.

— Salut ! lança Angela avec un signe de la main.

Productrice, Angela était une amie de longue date de Connie. Elles se connaissaient depuis Londres.

— Tu vas bien ? murmura Connie en l'embrassant.

Angela avait un visage particulièrement expressif. Tournant le dos au plateau, elle fit la moue.

— Plusieurs membres de l'équipe se plaignent de leur hôtel. En gros, ils sont tombés en panne de bière, hier soir.

— C'est tout ?

— À peu près, grommela Angela en haussant les épaules.

Connie en fut soulagée. En général, elle travaillait seule dans son studio, que ce soit à Bali ou à Londres. Elle avait rarement affaire directement à l'agence qui faisait appel à ses services. Il était encore plus rare qu'elle soit présente sur les tournages. Mais elle connaissait suffisamment le milieu de la publicité pour savoir que de pires catastrophes pouvaient se produire qu'une pénurie temporaire d'alcool. Et il y en aurait certainement.

Pourquoi cette anxiété ? Elle se trouvait à Bali, où elle menait une vie tranquille aussi minimaliste que l'intérieur de sa petite maison, dans une sérénité particulière qui la comblait.

Et voilà que Londres venait à elle, ce qui ne manquait pas de la troubler.

Elle prit Angela par le bras et dit avec entrain :

— Ils n'ont qu'à boire du thé vert ou de la vodka. Ou du jus de mangue et de papaye, pour changer un peu. On est à Bali, non ? Allez, Angie, allons prendre un petit déjeuner. Comment va-t-il, d'ailleurs ?

— Bien. Il est plutôt de bon poil, très impatient de s'y mettre.

Rayner Ingram, le réalisateur, était un homme élancé, sombre, pas très loquace. Et quand il parlait, ses remarques étaient souvent cinglantes. Angela et lui travaillaient régulièrement ensemble.

En privé, Connie avait essayé de plaisanter à son sujet avec Angela :

— Rayner ? Qu'est-ce que c'est que ce prénom ? Je te parie que c'est Raymond, en réalité ! Tu l'appelles Ray ?

Non seulement Angela n'avait pas esquissé un sourire, mais elle réprouvait ses moqueries.

— Pas du tout. Pourquoi tu dis ça ? C'est son vrai nom.

Connie n'avait cependant pas eu besoin de cet échange pour comprendre qu'Angela était amoureuse de Rayner Ingram. Les histoires entre réalisateurs et productrices n'étaient pas rares, dans ce milieu. Ce qui l'était, en revanche, c'était qu'elles se terminent bien.

Connie écouta Angela d'une oreille distraite, tout en contemplant les piles de boîtes en métal, les projecteurs et les câbles que l'équipe s'affairait à décharger des camions. Sur le plateau, les accents britanniques et australiens cohabitaient bruyamment.

C'était bizarre de voir ce petit monde de suffisance, de plannings, de tournages et de scripts réduit à une rangée de camions garés près d'un temple en ruines, dans une rizière, sous le cratère bleuté d'un volcan. À quelques mètres de là, derrière un cordon d'hommes du coin recrutés pour empêcher les badauds de pénétrer sur le plateau, Connie vit deux femmes accroupies près des fourrés. Elles venaient de récolter le riz et leurs machettes étaient posées à leurs pieds. La mère et la fille, apparemment. La plus jeune, qui avait environ seize ans, portait un sarong rouge vif qui ressortait contre le vert de la végétation et le brun de la terre. Elle portait un bébé dans son giron.

Fascinées, immobiles et attentives, elles observaient les allées et venues sur le plateau.

L'espace d'un instant, Connie se demanda quelle scène était la plus réelle, à ses yeux : ces femmes silencieuses au bord de la rizière ou bien cette équipe de tournage, notamment cet homme velu en short, avec un gilet kaki à nombreuses poches, qui criait à quelqu'un d'apporter les câbles du générateur. Les deux univers lui étaient familiers et elle se sentait chez elle partout. Ce qui était déconcertant, c'était leur juxtaposition.

Les deux amies atteignirent l'entrée de la tente. En écartant la moustiquaire, Angela murmura :

— Tu as rencontré les clients ?

— Non, pas encore.

— C'est le moment ou jamais.

Deux hommes étaient assis dans des fauteuils en toile, autour d'une table pliante, accompagnés de trois autres et d'une femme. Tasses, assiettes et cafetières à piston étaient disposés en cercle. Ils levèrent les yeux vers Connie. S'ils étaient du genre à porter du tweed, ils arboraient aujourd'hui ce qu'Angela appelait – non sans dédain – un « déguisement de client en tournage ».

— Simon ? Marcus ? fit-elle avec chaleur. Je vous présente Constance Thorne, qui a composé notre musique, bien sûr.

Le plus âgé se leva et lui tendit une grosse main. Il avait des miettes de croissant sur sa saharienne.

— Ah, Miss Boom ! s'exclama-t-il. C'est un honneur pour nous. Simon Sheringham, enchanté.

— Bonjour, répondit-elle avec un sourire.

Connie avait toujours détesté qu'on l'appelle ainsi. À vingt ans à peine, elle avait composé la musique de la publicité Boom grâce à un coup de chance. Une journée de travail.

— *Boum, boum, baboum ba ba, bababa*, chantonna le plus jeune en se levant à son tour. Et c'était bien avant mon époque, en plus ! ajouta-t-il, pensant lui adresser un compliment. Bonjour, je suis Marcus Atkins.

— Enchantée, déclara Connie en lui serrant la main.

Au bout de la table, le concepteur-rédacteur de l'agence de pub et le directeur artistique lui adressèrent un signe de tête

trop distant pour mériter des présentations. Connie nota que la productrice était très jolie.

Angela et Rayner discutaient des séquences à tourner dans la journée.

— Je vais prendre un petit déjeuner, murmura Connie.

Deux Balinais en veste blanche débarrassaient des assiettes. Connie les suivit vers le fond de la tente. En coulisses, derrière des paravents de toile, Kadek Wuruk, le cuisinier du restaurant Le Gong (« une adresse incontournable »), préparait des œufs sur le plat sur les deux brûleurs d'une gazinière. Il sourit à Connie en agitant sa spatule dans sa direction.

— Bonjour ! Bienvenue, *ibu*. Un œuf, pour vous ? Très bon, vous savez. De mes poules.

— Je sais, mais non merci. Il est un peu tôt. En revanche, je veux bien du café. Tout se passe bien, Kadek ?

Les prénoms balinais n'étaient pas très variés.

— Tout se passe bien !

Son commis éminçait des oignons, trois femmes épluchaient des légumes et deux jeunes filles faisaient la plonge. De jeunes garçons défilaient, portant des caisses de bouteilles d'eau. Connie rechignait à franchir de nouveau le rabat de toile qui séparait la cuisine et la tente. Elle était plus à l'aise au milieu de ces femmes qui riaient, des bavardages, des jeunes filles timorées, leurs jolis pieds nus plantés devant l'évier. Elle versa du café dans un gobelet et regarda Kadek et ses assistants s'affairer. Pour le déjeuner, ils serviraient apparemment du *nasi goreng*.

Elle entendit des grésillements de talkie-walkie.

— On peut y aller ! annonça le premier assistant à l'équipe.

Le signal du départ. De l'autre côté de la toile, le tournage allait démarrer. Tout le monde se dirigea vers le plateau, mais il y aurait encore des heures d'attente, le temps d'apporter le reste du matériel et de régler éclairages et caméras. Dans le meilleur des cas, la séquence serait dans la boîte avant la pause déjeuner. Le gamelan de Connie figurait en tête de liste.

En débarquant à Bali en provenance de Sydney, Connie avait l'intention de faire une courte pause avant de gagner Londres.

Elle avait besoin de se poser, de réfléchir à sa vie, de remettre un peu d'ordre dans ses idées confuses. Quelques semaines plus tôt, Seb lui avait avoué être amoureux d'une violoniste chinoise et vouloir l'épouser.

À l'époque, Sébastien Bourret était un chef d'orchestre de plus en plus demandé. Lorsqu'il lui avait fait cet aveu, assis sur le balcon de leur appartement donnant sur le port de Sydney, Connie partageait sa vie depuis plus de six ans. Londres était théoriquement leur port d'attache, mais Seb voyageait tellement qu'ils passaient le plus clair de leur temps en déplacement, ce dont Connie s'accommodait à merveille. Elle était certaine que ces pérégrinations fort agréables et civilisées étaient ce dont ils avaient besoin tous les deux. De son côté, elle composait pour la télévision et la publicité et, avec les nouvelles technologies, il était facile de travailler n'importe où sur la planète.

Elle ne vivait pas dans l'illusion que Seb était fou d'amour pour elle, pas plus qu'elle ne l'était de lui. Cependant, ils avaient de nombreux points communs, du respect et de la considération l'un pour l'autre. Une profonde tendresse les unissait.

Puis Sébastien était tombé vraiment amoureux de Sung Mae Lin, artiste très douée, si menue et juvénile qu'elle semblait être une enfant alors qu'elle allait sur ses trente ans. Malgré elle, Mae Lin donna des complexes à Connie qui se sentit trop grande et trop vieille, non désirée et malheureuse, une sensation bien trop familière. Elle eut beau lutter contre ce sentiment et les souvenirs qu'il ravivait, rien n'y fit.

Rien n'était de la faute de Mae Lin, ni de celle de Seb, ou de la sienne, en réalité. Ces choses-là arrivaient, voilà tout. Connie n'avait eu d'autre possibilité que de se retirer au plus vite de sa propre vie, avec autant de dignité que possible.

Seb et Connie s'étaient quittés en douceur et à regret, mais il était exclu qu'il change d'avis. Depuis, Connie ne l'avait revu qu'une fois. Il dirigeait une série de concerts lors d'un festival consacré à Beethoven, à Londres. Le couple avait alors deux enfants, des jumelles.

Dans la capitale, Connie avait gardé l'appartement qu'elle partageait avec Seb. Il ne contenait presque plus aucun des

meubles qu'ils avaient choisis ensemble et bien peu de ses propres affaires. C'était mieux ainsi. Il était plus facile d'arriver, puis de repartir d'un logement quasi vide. Ce vide exprimait ce qu'elle ressentait à l'époque.

En arrivant à Bali, elle n'avait aucun projet et n'attendait rien de ce pays en particulier. C'était simplement un refuge neutre.

Écorchée vive, elle avait fui les grands hôtels, les plages et les bars de la côte proche de Denpasar au profit de l'intérieur des terres. Elle était arrivée dans ce village, où elle avait entendu jouer un gamelan pour la première fois, non pas pour les touristes, mais pour les musiciens eux-mêmes et leurs amis initiés. C'était une musique de temple, destinée aux fêtes, processions et mariages. Elle avait immédiatement été conquise par le son des gongs, les notes scintillantes et métalliques qui jaillissaient comme des gouttes d'eau limpide.

Angela passa la tête entre les pans de toile de la tente.

— Je suis là, dit Connie.

Elle émergea de ses pensées, finit son café et se redressa.

— Je serai sur le plateau.

Ce jour-là, ils tournaient dans le temple situé en bordure de la rizière. Ils avaient sollicité et obtenu *in extremis* l'autorisation de filmer. Les habilleuses s'y affairaient.

Connie consulta sa montre pour la énième fois. Elle l'avait déjà regardé plus souvent que durant une semaine entière en temps normal.

— Les musiciens arrivent dans un quart d'heure environ, annonça-t-elle.

— Bien. Directement au stylisme et au maquillage, alors.

Le bus transportant les musiciens apparut à l'heure prévue. Connie se précipita au-devant des six hommes, qu'elle connaissait bien. Ils descendirent en se débattant avec leurs instruments. Ils n'étaient pas plus grands que leurs métallophones, de gros xylophones dont les touches étaient en bronze, et bien plus petits que leur immense gong.

— Je suis très, très angoissé ! lança Ketut dès qu'il l'aperçut. Connie tendit les mains vers lui.

— Ne me dites pas que vous n'avez plus envie de jouer !

Il avait le front emperlé de sueur, ainsi que le dessus de la lèvre supérieure, qu'il avait très fine. Sa peau lisse luisait au soleil comme du bois huilé.

— Oh non ! On est déjà des stars du cinéma à Seminugul, non ? Pas question de reculer. Mais j'ai peur de vous décevoir, Connie.

Ketut était l'un des musiciens les plus talentueux qu'il lui ait été donné de rencontrer. Elle avait enregistré certaines de ses prestations avec le Gamelan gong, une formation de cinquante musiciens, et s'estimait heureuse de pouvoir jouer des percussions avec ce groupe plus petit et moins perfectionniste. Si Connie était consciente de ne pas être la meilleure percussionniste du monde, elle adorait jouer avec eux. Parfois, pendant la saison des pluies, ils jouaient pendant des heures sous un toit en feuilles de palmier, en dépit des gouttes qui dégouлинаient des frondaisons détrempées.

Les musiciens se groupèrent autour d'elle.

— Je ne serai pas déçue, Ketut. Vous n'êtes même pas obligés de jouer, si vous ne voulez pas. Il vous suffit de faire semblant devant la caméra.

La bande sonore, une composition de Connie, serait ajoutée lors de la postproduction. Elle se sentit rougir de honte au souvenir de la démo qu'elle avait fournie.

« Enjoué, plutôt pop, avec des notes exotiques bien identifiables », avait précisé l'agence assez succinctement.

Face à ces hommes bien coiffés, vêtus de leurs plus beaux habits, très attachés à leurs traditions musicales, Connie était gênée.

Derrière elle, le chef électricien australien pestait dans son talkie-walkie contre un collègue qui avait oublié une dolly. Tous les musiciens regardaient fixement l'enchevêtrement de câbles, puis le petit temple pris sous la lumière très vive des projecteurs.

— Ne vous en faites pas. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter ! assura Connie.

Elle leur proposa quelque chose à manger ou à boire, mais ils secouèrent négativement la tête. Elle les conduisit donc vers la caravane de maquillage et des costumes masculins.

Le script prévoyait un mariage balinais. Le temple était orné de fleurs et de paniers de fruits. Au-dessus des statues de pierre aux grands yeux, les accessoiristes avaient installé des ombrelles en soie jaune vif, avec des franges. Les dragons et serpents de pierre étaient parés d'élégantes guirlandes de fleurs rouges et orange. Les couleurs vives chatoyaient sous les projecteurs.

À onze heures, Connie supervisait le déballage et l'installation des instruments à l'endroit précis indiqué par l'équipe. Les musiciens émergèrent du maquillage en ricanant. On les avait accoutrés de sarongs à carreaux noirs et blancs avec une large ceinture en satin jaune safran ou vermillon. Ils avaient des colliers de fleurs autour du cou, les yeux maquillés, les lèvres rouges... Leurs coupes de cheveux ordinaires, celles des serveurs, des enseignants et des commerçants qu'ils étaient, avaient fait place à des bananes gominées. Chaque fois que Ketut ou un autre posait les yeux sur un camarade, il éclatait de rire. S'efforçant de ne pas glousser elle-même, Connie les mena vers le plateau.

Il fallut un long moment pour régler les lumières et le matériel. Sous les projecteurs, la chaleur était encore plus accablante. Une jeune maquilleuse balinaise ne cessait de poudrer les visages moites de sueur.

Connie installa son matériel d'enregistrement et donna au groupe un aperçu de vingt-deux secondes de la musique destinée à accompagner le film publicitaire une fois terminé.

— Ce n'est vraiment pas une musique de mariage balinaise ! protesta Ketut.

— Je sais. Il ne faut pas m'en vouloir.

Angela vint avertir les musiciens qu'ils n'en avaient plus pour très longtemps à patienter. Connie devinait son angoisse à sa posture. D'après le planning, la séquence des demoiselles d'honneur devait également être tournée avant la pause déjeuner, or les dix fillettes balinaises aux coiffures sophistiquées étaient pour l'heure enfermées dans la caravane des costumes féminins. Connie en eut presque des sueurs froides pour Angela, qui avait calculé au plus près le coût d'une semaine de tournage en extérieur. La mine renfrognée, Rayner Ingram secouait la tête devant son écran de contrôle.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Constance
Rosie Thomas



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

